

Édito

Ce numéro, le troisième numéro spécial entièrement consacré à Aragon par *Faites entrer l'infini*, est l'occasion de faire le point sur sa situation actuelle dans les médias et l'opinion publique.

Les précédents numéros dataient de 2002 et 2012, anniversaires de sa mort. Dans chacun d'eux, une vingtaine d'écrivains ou d'artistes disaient ce qu'Aragon leur avait apporté, à la mesure de sa place dans l'histoire littéraire. Les années 2000 étaient une période où ses œuvres n'avaient pas pris l'ascendant qu'elles connaissent maintenant. Les attaques étaient vives, nombreuses. A travers Aragon et tout ce qu'il pouvait représenter se soldaient des comptes politiques, notamment parmi ceux qui dans une certaine gauche éprouvaient le besoin de dénigrer un grand intellectuel communiste, le dernier à leurs yeux, dont la grandeur leur restait en travers de la gorge.

Pour bien saisir cet aspect politique, il y aurait lieu de définir ce qu'est la gauche, concept qui recouvre, même pour ceux qui s'en réclament, des acceptions pour le moins diverses, voire antagonistes. Il y a la vraie gauche, la fausse, la nouvelle, la caviar, etc. Il faut l'avouer, le mot recouvre une substance souvent peu stable, variable, susceptible même de verser dans le contraire de ce qu'on attend, faute sans doute pour ceux qui en jugent d'être dotés de critères précis. Voir sur ce point l'affaire de la *loi travail*, restée dans les mémoires malgré les années passées.

Pour les critiques de gauche, les plus bruyants de ces années-là, il fallait en finir avec cette prétention qu'Aragon avait si haut et si insolamment portée et qui pouvait en contaminer d'autres, celle de ne pas séparer son travail d'écrivain de son action pour la révolution sociale, pire même, de rappeler que ces deux dimensions étaient pour lui étroitement liées, l'une n'allant pas sans l'autre. C'était, s'insurgeaient-ils alors, la subordination de l'art au politique et dans ce cas l'art était perdu et tout était perdu. Dans la foulée on ramenait un plat de choix, cette *Ode à Staline* qu'il était censé avoir écrite... (Il est étrange qu'on s'en prenne à lui pour un poème qu'il n'a pas écrit et qu'on exempté Eluard qui l'a écrit. Comprenez qui pourra !) Un homme comme Maurice Nadeau pouvait alors écrire dans *La Quinzaine littéraire*, et sans se faire épingler, qu'Aragon était un poète de second rang dont l'œuvre était surfaite. Nadeau n'était pas pourtant dénué de qualités littéraires et son travail d'éditeur, plus que sa direction de la *Quinzaine*, parle pour lui. Mais concernant Aragon, il était resté empêtré dans de vieilles haines recuites qui avaient pris naissance lors de la rupture avec Breton. Fouler aux pieds son œuvre après sa vie était alors un bel exercice de catharsis politique aux retombées intéressantes.

Chez d'autres, qui faisaient souvent preuve d'ignorance, se remarquait plus simplement le désir sournois de s'en prendre à plus grand qu'eux et de se grandir du même mouvement. Du moins le croyaient-ils et le croient-ils encore puisque ce sport littéraire est toujours pratiqué.

Mieux instruits des pièges du maniement des arguments politiques, les critiques de droite restèrent prudemment en retrait de ce genre de philippiques. Considérant qu'il y avait prescription sur certaines questions, ils se montrèrent moins durs pour les positions politiques d'Aragon qu'ils ne partageaient en aucune façon, mais trouvèrent grotesque qu'on lui jette à la face des textes de l'époque surréaliste, y compris celui de *Front rouge*, qui en perpétuait la manière tonitruante dans une autre perspective. Pour eux, Aragon était un des derniers grands maîtres en beauté, et d'abord en beauté de la langue. Il était un des écrivains les mieux à même de faire entendre dans le langage sa beauté. En quelque sorte la beauté était jouée contre les idées, elle les effaçait. Analyse d'autant plus risquée dans le cas d'Aragon que se posent toute une série de

questions sur le langage, sur ce que l'écrivain peut être amené, par un maniement supérieur de la langue, à lui faire dire. Un langage enchanteur (*un idiome enchanteur* disait Claudel) permet une subversion du lecteur inéluctable mais ô combien dangereuse. Les critiques de droite s'en tenaient et sans tiennent encore comme on le voit actuellement, à cet aspect de la beauté de sa langue. Jean d'Ormesson s'en était fait le chantre pendant les dernières années de sa vie, au point de ne pas résister à l'envie de donner à trois de ses livres des titres empruntés à Aragon. Bon choix : *Je dirai malgré tout que cette vie fut belle*, *Un jour je m'en irai sans en avoir tout dit* et *C'est une chose étrange à la fin que le monde* ne s'en portèrent que mieux.

Il se passe actuellement que l'œuvre d'Aragon est devenue plus populaire que jamais. Ce n'est pas tant le nombre de livres vendus chaque année qui permet de le dire : il est évidemment moindre que ceux d'un écrivain comme Camus dont on a fait un passage obligé pour les lycéens, les étudiants. Mais en fait, Aragon devient populaire parce que les gens de tous milieux le découvrent de plus en plus. Il est cité, commenté plutôt favorablement, mis en musique. Les chansons tirées de ses poèmes l'ont fait entrer dans la vie de millions de gens, même si souvent ils ignorent qui est l'auteur des paroles. Bien sûr, certaines, telle *l'Affiche rouge*, conservent les caractéristiques de l'Aragon des années 60, mais d'autres à la tonalité intimiste rencontrent un écho insoupçonné il y a seulement quelques années. Les thèmes féministes depuis longtemps présents dans son œuvre ne contribuent pas peu à son attrait dans le public mais aussi chez les compositeurs qui sont à la recherche de textes qui puissent s'imposer. Ils y découvrent aussi une attention pour la nature qui n'est pas sans faire écho aux thèmes écologistes actuels. Les grands chanteurs historiques (Ferré, Ferrat, M. Morelli, Ogeret, Hélène Martin...) ont été rejoints par de jeunes chanteurs-compositeurs pour qui Aragon est une veine littéraire de premier choix. Certes, l'esthétique musicale a bien changé depuis la grande époque de la chanson à texte, le rapport entre la voix et la musique est différent et souvent la musique éprouve la tentation de submerger les paroles mais cela ne freine en rien l'intérêt et le plaisir du public. De tous côtés et peut-être davantage en province, on chante Aragon, on écrit des musiques sur ses poèmes et la presse s'en fait l'écho. Dernièrement la *Société des Amis* a organisé un concert à Paris, salle Colonne, avec Annick Cisaruk. Ce fut une belle réussite dont l'aspect le plus important fut sans doute qu'à cette occasion une quinzaine de poèmes furent magnifiquement mis en musique par David Venitucci.

Sur le plan éditorial presque tous les grands textes d'Aragon sont maintenant disponibles dans des éditions grand public, à l'exception du roman *Les Communistes* qui n'est accessible qu'en *Pléiade* et de plus si malencontreusement réparti sur deux tomes que son acquisition est très onéreuse. Dernièrement, quatre recueils de poésie ont été réédités : *Persécuté persécuteur*, *Hourra l'Oural*, *les Chambres* et *Les Adieux*. La réception médiatique de ces recueils a montré d'une part l'affaiblissement quantitatif du barrage politique dressé contre Aragon et d'autre part son maintien sous des formes renouvelées et brutales.

Une des caractéristiques de la dénonciation du stalinisme généralement utilisé contre Aragon est de faire disparaître l'arrière-texte ou le hors-champ d'un texte. Il est facile de prendre un recueil, sans bien savoir à quoi il a correspondu dans la vie de l'auteur, sans même s'intéresser à ce qu'il en a dit plus tard, et de gommer le processus de l'histoire, de faire comme si tout commençait maintenant, selon la connaissance que nous en avons maintenant, sans imaginer un tant soit peu que ladite connaissance puisse être fragmentaire, partielle, unilatérale, et du haut de ces certitudes, condamner. Et par cette condamnation prendre de la hauteur, devenir important. Un recueil comme

Hourra l'Oural ne peut être apprécié sans comprendre qu'y persiste dans les procédés d'écriture comme dans sa visée une certaine tournure d'esprit qui est le legs des violences rentrées surréalistes dont l'auteur n'était pas capable de se dégager en un tournemain. Au demeurant la préface de Dan Franck pour cette édition ne permet pas de voir clair sur ce point et ce n'est pas le coup de patte égalisateur contre Breton qui en relève le niveau.

Si dans l'ensemble la réception de ces rééditions a montré plus d'objectivité voire d'empathie, il reste qu'un vilain dérapage a entaché le service public de l'audio-visuel. Deux, à vrai dire.

Charles Dantzig n'aime pas Aragon ; c'est son droit. Il a déjà écrit dans son *Dictionnaire égoïste de la littérature françaises* des pages entachées de bassesse ; il a récidivé lors de la réédition de *La Grande gaieté*, voulant casser l'intérêt soulevé par la réédition d'un texte dont les bibliophiles s'arrachaient les rares exemplaires existant. Ce n'est pas tant la teneur de ses jugements littéraires qui rebute chez Dantzig, c'est le fait de les épicer de malveillances ragoteuses qui rappellent les polémistes d'extrême-droite des années 30, et d'après. Dans une de ses dernières chroniques de *France culture*, il s'est lâché de façon plus basse encore. Le problème n'est pas qu'il écrive ces choses dans ses livres ou dans sa chronique du *Point*, mais qu'il dispose pour cet exercice de la tribune du service public. Voilà qui soulève un problème d'une autre nature qui s'est également rencontré avec un document de la *BNF* diffusant au public des informations mensongères et dépréciatives sur Elsa Triolet en affirmant : « *Elsa Triolet s'engage au parti communiste. C'est là l'origine de son style réaliste socialiste. Ce style explique aussi l'oubli dans lequel son œuvre est plongé aujourd'hui. Elsa Triolet elle-même est restée jusqu'à sa mort une stalinienne non repentie jusqu'à sa mort alors qu'elle ne pouvait ignorer l'ampleur des crimes du régime soviétique.* »

De la part d'une institution qui a la charge de conserver le fond Aragon-Triolet, c'est un scandale. Alertée, la direction de la *BNF* a supprimé les affirmations en question. Le problème reste de savoir au nom de quelle éthique, un préposé à la documentation peut s'arroger le droit d'écrire ce qui lui plaît avec l'évidente intention de nuire, au nom d'une institution comme la *BNF*.

Ces procédés auxquels nous nous heurtons légitiment l'existence de la *Société des Amis*. Nous ne réclamons pas pour Aragon et Elsa d'enjoliver ce qu'ils furent mais de les respecter, dans leurs œuvres, dans leurs vies. Le but de notre activité n'est autre que de les faire connaître tels qu'ils furent.

Les pages qui suivent proposent le point de vue d'une vingtaine d'écrivains et d'artistes. Ils disent ce qu'Aragon représente pour eux. L'exercice relève finalement plus de l'intime que du commentaire littéraire. Les réponses sont très diverses, mais toutes concourent à dégager sa vraie stature. Elles sont précédées d'une lettre à Edmonde Charles-Roux concernant le ballet tiré du *Fou d'Elsa* qui sera finalement présenté à Baalbek. C'est pour lui l'occasion de livrer sa propre lecture du *Fou d'Elsa*, de se commenter lui-même.

Il aurait été étrange qu'Elsa n'apparaisse pas dans ce numéro. Elle y est présente par les reproductions d'œuvres de Christian Bérard réalisées pour l'édition de luxe de *Mille regrets* et par le magnifique texte qu'elle a écrit à la mort de cet artiste.

Enfin, ce numéro s'ouvre par un extrait du *Tombeau de monsieur Aragon* de Jean Ristat, à qui l'on doit, plus qu'à tout autre, qu'Aragon soit reconnu comme l'immense écrivain qu'il est.

François Eychart